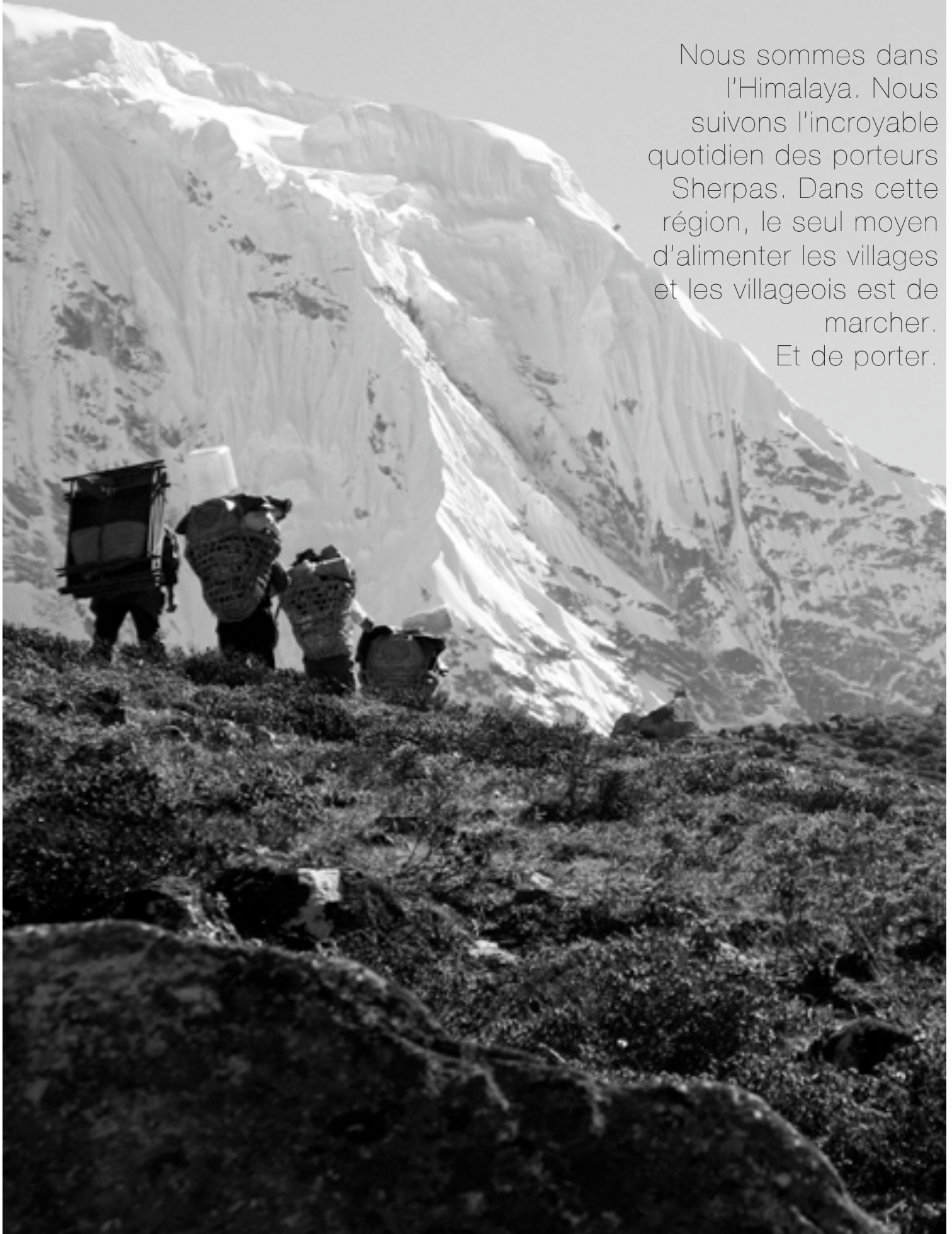


A la rencontre des Porteurs des Cimes

Nous sommes dans
l'Himalaya. Nous
suivons l'incroyable
quotidien des porteurs
Sherpas. Dans cette
région, le seul moyen
d'alimenter les villages
et les villageois est de
marcher.
Et de porter.



Compagnons de route. Le temps du voyage ils marcheront ensemble, mangeront ensemble, dormiront ensemble.





Jiri est un des derniers villages accessibles par la route. Les porteurs remplissent leurs paniers avant d'entamer leur ascension.

Dans ces espaces d'infini, l'homme devient petit. Il se fond si bien dans le paysage qu'on ne le distingue presque plus dans les plaines transhimalayennes.





Dawa. Il passe ses journées à chercher et porter du petit bois, combustible alternatif aux bouses de yak séchées.



Maya. Elle porte les mauvaises herbes et feuillages qui serviront à tapisser les latrines.



Lhakpa. Les traits ravinés du porteur aguerri.



Un porteur qui n'est pas du coin, un travailleur immigré. On le reconnaît à sa façon différente de porter son fardeau.

La pause du poète dans les nuages. Le bâton en T est l'instrument indispensable aux porteurs. Il soutient leurs pas en marche et soulage leur charge à l'arrêt.



Un vieux transistor
accroché au panier.
Marcher en musique est
un bon moyen de garder
le rythme et de narguer
la solitude.





Les grands parents sherpa qui m'ont offert un bout de leur plancher et un bol de tsampa. Les familles et les lodges accueillent généralement à bras ouverts les porteurs qui demandent l'hospitalité.

Du papier toilette sur le dos, de la poussière sur les pieds, des perles de sueur sur le front, et Britney Spears sur le torse.





Sur un pont défoncé, bancal, et suspendu près de 100 mètres au-dessus du vide.

Proche du prochain village, proche du prochain but.





Namche Bazar. Ce village porte bien son nom. La dernière étape de nombreux porteurs qui exposent au marché les produits qui n'auront pas encore été vendus.

Je suis allée à la rencontre des porteurs des cimes. J'ai marché avec eux. Cinq semaines d'effort, d'enthousiasme, de découragement, de transpiration, de sueurs froides, de dénivelés, de pistes accidentées, de paysages incroyables. J'ai quelque part moi-même été porteuse sherpa. Je portais mon sac. Ce sac presque aussi grand que moi. A l'image de leur charge à eux mais ramenée à mon échelle à moi. Je vivais à leur rythme et dormais chez l'habitant. Je me réveillais à l'aube et enchaînais les kilomètres. Je suivais leurs pas. Ils étaient ma boussole, ma carte, et mon carburant en même temps. Je les regarde, m'étonne, m'émerveille : comment font-ils ? Comment peuvent-ils ? Où trouvent-ils cette force mentale cette force physique ? Sur les sentiers himalayens, à plus de 4000 mètres d'altitude et sur les ponts suspendus en équilibre instable, des hommes et des femmes portent à bout de front des kilos de tout. Du bois, des bidons d'essence, des appareils électroménagers, des oranges, des barres de chocolat, du riz, des vêtements, des louches et des casseroles, des savons et du papier toilette. De tout. Des sacs de jute démesurément remplis démesurément grands. Démesurément lourds. Leur contenance et leur poids diminuent au fil des jours, au fil du chemin, au fil des villages, au fil des rencontres. Pour acheter des fruits, il me suffisait de plonger ma main dans l'un des paniers qui passait par joie par là. Bananes, mandarines, pommes. Un bonheur simple de plus sur le visage pour moi, quelques grammes de moins sur le dos pour eux.

Ces commerçants des temps himalayens s'achalandent dans les marchés des villes du Solo Khumbu, en contrebas, et vendent leurs marchandises le long de leur route vers les habitations du grand Khumbu, en contre haut. Je les accompagne dans leur marche

dans leur labeur et je croise des échelles et des portes qui se promènent. Parce que les maisons des cimes ont elles aussi besoin de portes. Alors les porteurs sherpas les amènent, simplement, en empruntant les seuls chemins qui relient les villages les uns aux autres. Pas de route et encore moins de camionnette. Le seul moyen d'alimenter les villages et les villageois est de marcher. Et de porter. Pas d'alternative. Pas de question à se poser. Ils ont besoin d'un lit et d'une table ? On va les leur monter. Plusieurs jours de marche. C'est pas un problème.

Les chemins sont souvent étroits. Très étroits. Les falaises sont souvent abruptes. Vertigineuses. Priorité aux plus chargés, et priorité à ceux qui subissent le dénivelé positif. Et quelquefois, grosse charge ou pas, dénivelé ou pas, je les vois dévaler les pentes tels de jeunes garçons revenant de l'école, rieurs. Ils font la course, se lancent des défis, se prennent au jeu. Ils volent sous le poids de leur fardeau qui semble ne plus peser sur leurs épaules.

Quand on a marché plusieurs semaines dans des conditions qui frôlent parfois l'extrême, qu'on arrive au bord du Kalapatar à plus de 5000 mètres d'altitude, et qu'on y trouve un lit pour dormir, des verres pour boire et du Dal bhat à manger, on sait l'apprécier. On comprend la valeur de ces biens. Pour nous primaires. Pour eux pour moi à ce moment là, un privilège, un luxe. Tout ce qui est ici tout ce que je vois tout ce que je touche est arrivé là grâce au courage et à la volonté de ces hommes que j'ai rencontrés. Cela se respecte. Alors on dort, on boit et on mange différemment. Mieux.

Leila Ghandi